DEUXIÈME ANNÉE
N° 43
23 OCTOBRE 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI
4,00 FRS



Pierre le contempla, émerveillé de le voir si petit, si étrange avec sa grosse tête et sa barbe blanche... (Voir p. 12).



Et toi, respectes-tu...
TON CODE D'HONNEUR ?

Article 1. — Comme ami de Tintin, je m'engage à aider ceux qui auraient besoin de moi, et à me montrer respectueux et secourable envers les personnes âgées.

Pour être membre du Club Tintin, il ne suffit pas de payer le droit d'inscription et le prix de l'insigne, il faut aussi prendre l'engagement de respecter le Code d'Honneur.

Toi qui es membre du Club Tintin et qui portes l'insigne, as-tu pris connaissance des dix articles du Code d'Honneur qui figurent sur ta carte de membre ? T'efforces-tu, chaque jour, d'être digne de ta qualité nouvelle ? Si tu ne tentes pas cet effort quotidien, penses-y : tu usurpes un titre auquel tu n'as pas droit.

Si tu le veux, durant les quelques semaines qui vont suivre, nous allons examiner ensemble les dix articles qui composent le Code d'Honneur. De cette façon, tu verras clairement ce que j'attends de toi.

Que dit l'article 1 ? « Je m'engage à aider ceux qui auraient besoin de moi. » Qui peut avoir besoin de toi ? Tes parents, d'abord, c'est évident, dont tu allègeras la tâche en te rendant utile et serviable. Tes frères et sœurs, que tu aideras de bon cœur et gaiement. Tes camarades, envers lesquels tu seras toujours « fair play ».

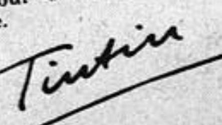
Que dit encore l'article 1 ? « Je m'engage à me montrer respectueux et secourable envers les personnes âgées ». La plupart des jeunes gens, aujourd'hui, ne respectent plus les personnes âgées.

Une telle conduite est indigne d'un chic type, c'est-à-dire de l'un de mes amis !

Comment certains garçons peuvent-ils supporter, par exemple, qu'une personne âgée devant eux, porte un paquet, une valise, et reste debout alors qu'ils sont, eux-mêmes, confortablement assis! Qu'elle s'essouffle à une tâche qu'ils pourraient eux-mêmes accomplir si aisément! Non vraiment, s'ils avaient un peu de fierté, ils ne supporteraient pas celà...

Comme tu le vois, l'article 1 se résume en deux mots : **servir et respecter. Servir** tous ceux et celles qui ont besoin de notre aide pour vivre. **Respecter** ceux et celles qui nous ont précédés dans la vie et nous ont montré le chemin.

Je compte sur toi, mon vieux, pour « l'illustrer » dans toutes les circonstances de la vie.



MON COURRIER



LAURENT ALFRED, Seneffe. — Comment reconnaitre Dupond et Dupont ? Ma foi, je n'en sais rien ! Je me demande s'ils se reconnaissent eux-mêmes ! Oui, ils reparaitront encore dans « Le Temple du Soleil ». Ne sont-ils pas, eux aussi, à la recherche de M. Tournesol ? Tu souhaites que le journal paraisse deux fois par semaine ? Veux-tu donc la mort de ses collaborateurs ?

VAN KERKHOVEN JEAN, Gand. — Si tu parviens à réunir autour de toi quelques membres du Club, vous pouvez former ensemble une équipe locale. Je ne sais pas encore si nous organiserons une réunion officielle à Gand. Peut-être, plus tard. Pas question de matches de football pour le moment. Oui, tu peux m'envoyer des mots drôles. Quant aux messages secrets, contente-toi de répondre à ceux que j'adresse aux membres du Club.

GOMBERT ANDRE, Heyst. — Merci pour ta carte de vacances. Ah ! que n'étais-je près de toi en ces moments-là !

ISIS-NEPTUNE, Nivelles. — Je retiens tes suggestions au sujet des messages secrets. Fais-moi confiance : j'ai des projets fort divers à ce propos. Contrairement à ce que tu crois, tu n'as pas percé le mystère. Ce que tu dois faire pour devenir membre du Club ? T'inscrire, parbleu, et verser le montant de 20 frs. Alors tu recevras l'insigne, la grille et la carte de membre. Rassures-toi : ta carte ne contenait aucune faute. C'est très bien.

TÉLÉGRAMME

Les amis de " Tintin " ont leur cinéma-stop- Détails suivront-stop- Amitiés -

OCTAVE R., Bruxelles. — Mon cher, (je t'appelle ainsi parce que tu sembles avoir un faible pour cette appellation), le ton de ta lettre ne manque pas d'être déplaisant. Que signifient cette faconde, cette prétention, ce petit air supérieur ? Efforce-toi d'être plus simple et garde-toi de juger d'une chose avant de la connaitre. Je te salue, mon cher !

EMMANUEL, Jumet. — Tu voudrais que reparaissent « Quick et Flupke » ? Il n'en est pas question pour le moment. Mais bientôt leurs exploits paraitront en albums. Alors tu pourras t'en donner à cœur joie.

CLAES ADOLPHE, Namur. — Mes félicitations, mon vieux. Mais je ne comprends pas qu'un ami de Tintin aussi ancien que toi (dix ans, ça compte !) ne soit pas encore membre du Club. J'aimerais te compter parmi nous. Et toi ?

CLAEYS DANIEL, Woluwe Saint-Lambert. — Merci pour ta légende qui ne manque pas d'esprit. Des concours, nous n'avons pas cessé d'en organiser ces dernières semaines. Des avions ? Mais les premiers numéros de « Tintin » en sont pleins et de toutes les sortes ! Milou te remercie pour les os que tu lui as [illegible]

KLEIN RENE, Anderlecht. — Je regrette, mon cher René, de ne pouvoir insérer l'annonce dont tu m'as remis le texte. Dès le lendemain, je recevrais des centaines de lettres me demandant d'intervenir dans des échanges de toutes sortes ! J'espère que tu me comprends ?

Notre concours de la meilleure légende.

DESSIN N° 13.



Légende primée :
La servante: Oh! Madame, la vase m'a « lachée » !...
Envoi de : Ghislain Roland, rue de la Station, Soignies.

DESSIN N° 18.
Qui nous enverra la meilleure légende?





TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles

Les manuscrits et les dessins non insérés ne sont pas rendus.

ABONN.	3 mois	6 mois	1 an
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

(Prix au numéro : 5,50 Frs.)

ALBUMS

Tous les albums parus peuvent être obtenus franco contre versement de 60 Frs.

Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique,* au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles.
Pour la France : à Tintin-Paris - Boite Post. 14.
A Léop.-Congo : à Tintin-Congo - Boite Post. 449.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER





















(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

NOUS allons examiner ensemble aujourd'hui le problème du sac à paille et de l'oreiller.

Le modèle représenté par la fig. 1 est à déconseiller car il se bourre mal. Le sac à ouverture centrale (fig. 2) permet, au contraire, de glisser le bras dans ses moindres recoins et d'y arranger le souple contenu au gré du propriétaire. Les deux extrémités d'une botte de paille ne sont point semblables. L'une est pourvue d'épis, l'autre est droite et rassemble les bouts



inférieurs des stipes. Ce sont ces stipes qui doivent se trouver aux deux bouts de la paillasse de manière que les épis du milieu se superposent et s'interpénètrent. Cet arrangement évitera la déclivité aux extrémités. Lorsque ta paillasse sera remplie, introduis-y le bras pour créer une ruelle. Coupe ensuite un tiers de botte de manière à en faire une fascine ayant pour longueur la largeur du matelas; ce sera ton traversin.

Pour l'oreiller, vois les fig. 3 et 4. Il suffit de poser tes souliers bourrés de façon qu'ils surélèvent l'extrémité de la paillasse, puis de plier quelques vêtements par dessus le traversin et d'étendre sur le tout une serviette sèche.

Bien à toi. BISON SERVIABLE.























LA radio, mes amis, a fait réaliser de grands progrès à l'enregistrement et à la reproduction musicale, vous ais-je dit la semaine dernière.

Le système initial que j'ai décrit et qui a été employé pendant tant d'années, a pourtant un inconvénient majeur : le manque de force de l'aiguille pour la gravure du premier disque. Un seul remède était possible, et on l'a employé dès que de bons amplificateurs de sons ont été créés en radio. Voici comment.

Au lieu d'être captés par un pavillon, les sons à enregistrer sont reçus par un microphone électrique. Ce microphone, nous l'avons vu, transforme le son en un courant électrique *modulé* exactement sur lui, mais très faible. Ce courant modulé passe par un puissant amplificateur à lampes, analogue à l'amplification « basse fréquence » de votre poste. Il en ressort considérablement plus fort. Il est alors envoyé dans un électro-aimant qui met en mouvement l'aiguille graveuse.

De cette manière la force de l'aiguille graveuse est beaucoup plus grande; on peut employer des disques de matière plus dure, gardant mieux les empreintes les plus fines des sons aigus, donc reproduisant plus fidèlement la musique. Le seul fait de passer de l'enregistrement direct à l'enregistrement électrique a amené rapidement d'autres progrès considérables que nous allons passer en revue.

Lorsqu'il s'agit d'enregistrer la parole d'une personne, il suffit que celle-ci parle devant le microphone. Mais dès qu'un chanteur est accompagné par un orchestre, le micro placé devant le chanteur capte mal la musique de l'orchestre qui se trouve plus loin. Que dire alors de l'enregistrement d'un grand orchestre composé de dizaines de musiciens ? Comment faire arriver au microphone tous les sons divers épars dans la salle ? C'est très simple : on dispose autant de micros que l'on juge nécessaire, et aux endroits convenables; on les relie tous à un même fil allant à l'amplificateur, et le résultat est obtenu.

On fait même beaucoup mieux; vous allez le voir.

En opérant ainsi, comme je viens de le décrire, l'opérateur qui fait l'enregistrement se base sur son expérience, mais ne sait pas exactement si le résultat sera parfait : il peut avoir une surprise lors de la reproduction; il ne contrôle pas ce qui se passe. Pour pallier cet inconvénient, il

...DU MYSTÈRE
...Jo, Zette et Jocko





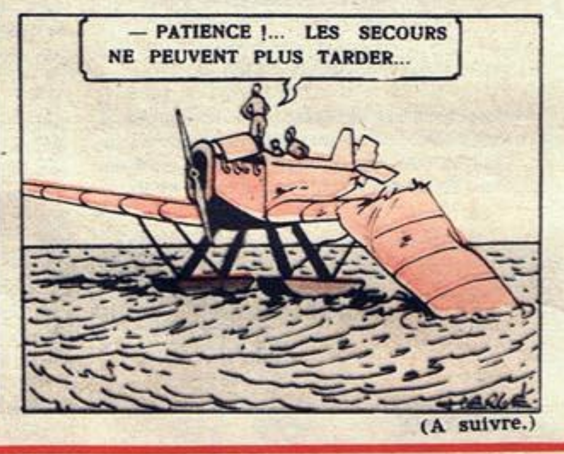












(A suivre.)



Mille kilomètres à l'heure !

Si l'on avait prédit, en 1897, que cinquante ans plus tard des hommes se déplaceraient à la vitesse de 1.000 kilomètres à l'heure, celui qui eut affirmé cela aurait vu ses contemporains éclater de rire.

Et pourtant, vous le savez, les amis, cinquante ans plus tard, c'est-à-dire en l'an 1947 où nous vivons, le commandant américain Marion Cari vient d'établir un nouveau record du monde de vitesse à du 1.047 km. à l'heure ! 1.047 km. à l'heure ! Vous rendez-vous compte de ce que cela signifie ?

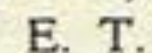
Mettez, je vous prie, un atlas géographique devant vous et voyez. Si vous étiez à bord de l'avion du commandant Cari, vous



pourriez, en décollant de n'importe quel aérodrome belge, vous trouver une heure plus tard, à votre choix, en Espagne, en Hongrie, en Suède, en Norvège, en Italie (aux environs de Florence) ou en Pologne (près de Lodz). Toujours en compagnie de Marion Cari, au départ de la Belgique, vous atteindriez, en deux heures, le Mont Hékla (Islande), Leningrad (Russie) ou Athènes (Grèce). Vous pourriez aussi survoler la Finlande ou arriver non loin de Fez (Maroc), du Golfe de Gabès (Tunisie) ou de Constantinople (Turquie).

En trois heures (au lieu de passer votre matinée à l'école par exemple), vous seriez au Caire (Egypte), à l'Ile Madère ou au delà du Cap Nord. En quittant Bruxelles à 8 h. du matin, vous arriveriez à midi en Arabie, en Perse, à Tombouctou (sur le Niger, au cœur de l'Afrique) ou au Lac Tchad.

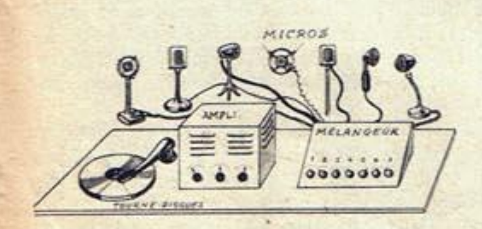
(A suivre.)



E. T.



branche sur le fil de sortie de l'amplificateur un autre fil qui aboutit à des écouteurs. Coiffé de ses écouteurs, il se tient dans une place d'où on ne peut entendre la musique à enregistrer. Ce qu'il entendra dans ses écouteurs sera donc exactement



ce qui s'imprimera sur le disque. Ce contrôle est pratique. Mais si l'opérateur s'aperçoit qu'un instrument s'entend trop ou trop peu, il ne peut que le constater... et faire recommencer après avoir modifié la position des micros.

Comment opère-t-on dans un studio moderne d'enregistrement ? Voici.

Les musiciens, chanteurs ou autres sont groupés convenablement dans le studio. Plusieurs micros sont installés, posés ou pendus, aux endroits jugés bons par l'ingénieur du son. Celui-ci est installé dans son laboratoire, lequel est complètement isolé, au point de vue sonore, du studio : il est impossible de rien entendre du studio dans le laboratoire. Par contre, à travers de grandes baies vitrées, l'ingénieur voit tout ce qui s'y passe.

A côté de l'ingénieur, se trouve le tourne-disques et une collection de disques neufs, non impressionnés, qu'on appelle disques vierges. Cet appareil, avec son aiguille traceuse, ressemble à s'y méprendre à un vulgaire pick-up comme il y en a probablement un chez vous. Plus loin, l'amplificateur, avec ses lampes, manettes et boutons. Enfin, devant l'ingénieur, une espèce de pupitre où sont allignés un certain nombre de boutons : le mélangeur. Chacun de ces boutons correspond à un microphone, dont il peut laisser passer plus ou moins de courant. C'est en manœuvrant adroitement ces boutons que l'ingénieur, qui entend dans son casque ou dans un diffuseur ce qui s'enregistre, dose exactement chacun des sons qui, par la suite, charmeront votre oreille.

T. Tournesol



> *RESUME. — Le jeune Will s'est engagé comme mousse à bord de « La Pandore ». Il s'aperçoit bientôt avec terreur qu'il est tombé dans un milieu d'affreux négriers. Seul de tout l'équipage, le matelot Ben Brace lui témoigne de l'amitié. Après avoir effectué un plein chargement d'esclaves noirs sur la côte de Guinée, le capitaine de « La Pandore » donne l'ordre de larguer les voiles vers l'Amérique du Sud. Mais l'on constate bientôt que la provision d'eau est presque épuisée... Pour comble de malheur, le feu éclate à bord... Il prend des proportions telles qu'il faut abandonner le navire. Avant de s'embarquer dans la première chaloupe avec ses séides, le Capitaine, fou de terreur, avoue à Will qu'il y a un tonneau de poudre dans les flancs de « La Pandore ».*

QUELLE qu'endurcie que fût leur âme, ils ne pouvaient s'empêcher de frémir en pensant à l'horrible catastrophe à laquelle ils s'attendaient, et dont ils auraient voulu s'épargner l'horrible spectacle.

Les malédictions et les cris de vengeance retentirent pendant quelques instants à bord du négrier; mais la nécessité d'agir immédiatement rappela bientôt l'équipage à la tâche qui lui restait à faire.

La rapidité avec laquelle les marins savent construire un radeau tient du prodige, et il est impossible de s'en faire une idée lorsque cette opération n'a point eu lieu devant vous. Ce n'est pas seulement une affaire de discipline, bien que l'ensemble des manœuvres y soit pour quelque chose, car les soldats sont tout aussi maladroits à cette besogne que les premiers laboureurs venus.

Le bois, comme vous le savez, constitue l'élément principal d'un radeau, et cependant les marins ont bien plus tôt fait d'en relier les diverses parties avec des cordes, qu'un charpentier avec un marteau et des clous; et non-seulement la besogne est plus vite faite, mais elle est plus solide. Un marin qui a de la corde n'est jamais au dépourvu; c'est l'arme qui lui est propre, l'outil qu'il sait manier entre tous; il reconnaît d'un regard, ou par un simple attouchement, si tel ou tel cordage est celui qui convient pour le but qu'il veut atteindre : s'il est trop long, trop court, trop faible ou trop fort, s'il cassera ou s'allongera : il sait d'instinct quel genre de nœud il doit faire, nœud plat, nœud de bouline ou d'écoute, nœud tors ou à plein poing, épissures, étalingures de toute espèce, et bien d'autres encore dont les marins seuls ont le secret.

Et avec quelle facilité ils abattent les mâts, ils détachent les espars et les font servir à leur projet! L'assistance d'un terrien serait d'un bien faible secours en pareille occasion. Il fallait voir travailler, comme des abeilles, les trente-six matelots qui restaient sur « la Pandore »; les uns maniant la scie, les autres la hache, ceux-là transportant les vergues ou tranchant les drisses (1) pour former les liens nécessaires à la construction du radeau.

Au bout de quelques minutes, le grand mât vint tomber sur le bordage, écrasant ce qu'il trouvait au-dessous de lui, comme un arbre qui s'abat sur des roseaux; quelques instants après, tout son gréement avait été coupé. Bientôt il se posa sur la mer, toujours attaché aux flancs de « la Pandore », qui n'était plus qu'un débris; il avait gardé ses vergues et formait une espèce de cadre sur lequel furent solidement fixés les espars, les gaffes et les boute-hors; des tonneaux vides, que l'on attacha autour de cette plateforme, ajoutèrent à la sécurité qu'elle présentait, et lui permirent de porter un poids considérable; les voiles y furent descendues, et l'on y porta enfin toute la quantité de biscuit et d'eau douce que l'on put trouver au milieu du désordre qui régnait sur le navire.

Il n'y avait pas un quart d'heure que la grande chaloupe avait coulé à fond, lorsqu'on annonça que le radeau était prêt.

(1) Cordages qui servent à hisser les voiles.

CHAPITRE LIII

Mais cet espace de temps si court m'avait paru un siècle; les secondes étaient pour moi des heures, chacune d'elles pouvait être la dernière, et cette affreuse pensée éternisait les minutes. Quand la chaloupe avait coulé bas, j'avais perdu tout espoir; je ne croyais pas qu'un radeau pût se faire avant l'explosion du baril de poudre.


L'entraînant à l'écart, je lui fit connaître les derniers mots du capitaine.

Le temps avait fini par me sembler tellement long, que je m'étonnais de ne pas voir s'accomplir l'affreux événement qui ne pouvait manquer d'arriver. « Peut-être, pensais-je, la poudre est-elle au fond du navire, cachée sous des caisses et des ballots qui la préservent de l'incendie. » Je savais qu'un tonneau de poudre, alors même qu'on l'eût jeté au milieu d'un brasier, reste assez longtemps avant de faire explosion; il faut qu'une chaleur considérable soit développée dans le bois avant que la poudre prenne feu; peut-être les flammes n'avaient-elles pas encore atteint la place où le fatal baril avait été déposé!

Il était possible qu'il ne fût pas dans la cabine, qu'il ne se trouvât pas même à l'arrière du bâtiment; le capitaine ne m'en avait rien dit, et c'est là ce que j'aurais voulu savoir; mais le skipper avait fui sans rien ajouter aux paroles effrayantes qu'il m'avait criées en partant. Et s'il avait fait une plaisanterie! Si c'était un raffinement de cruauté de la part de cet infâme! S'il avait voulu se venger de l'équipage! Depuis la veille il était en discussion avec les matelots; ceux-ci l'avaient humilié, insulté, avaient méprisé ses ordres et ceux du contremaître; de vives altercations avaient eu lieu entre les officiers et quelques-uns des matelots; il était naturel que, chez les hommes de ce caractère, l'injure éveillât la haine, et il était possible que ce fût pour obéir à un besoin de vengeance que le capitaine m'avait dit qu'il y avait un baril de poudre à bord.

Pour qui connaissait l'homme, cette supposition n'avait rien d'improbable, et je commençais à croire qu'elle était fondée; raison de plus pour chercher Ben et lui communiquer mon secret : il saurait me dire si le capitaine avait plaisanté ou parlé sérieusement; dans ce dernier cas, il devinerait sans doute où la poudre avait été mise, et peut-être serait-il encore temps de s'emparer du tonneau et de le jeter à la mer.

Ces réflexions n'avaient duré qu'une minute, et je courus de nouveau à la recherche de mon ami. Je le trouvai au milieu d'un groupe de travailleurs, sapant, à coups de hache, une partie des bastingages pour aider à la construction du radeau; je le tirai par la manche et, l'entraînant à l'écart, je lui fis connaître les derniers mots du capitaine.

Quelle que fût la fermeté de Ben Brace, mes paroles le terrifièrent; je le vis pâlir, et tout d'abord il lui fut impossible de parler.

— Tu en es bien sûr? me demanda-t-il enfin.

— Très sûr qu'il me l'a dit, lui répliquai-je.

— Un tonneau de poudre à bord!

— C'est au moment de partir qu'il a pro-

féré ces mots; toutefois, je pensais qu'il avait eu seulement l'intention de nous effrayer.

— Non pas : il a dit vrai, petit Will. Mille tonnerres ! Toute la poudre n'a pas été donnée au roi Dingo, je m'en souviens à présent; j'ai vu le capitaine en cacher un baril qu'il avait d'abord compté au vieux nègre et qu'il lui a subtilisé après; je n'en étais pas bien sûr, mais je n'en doute plus aujourd'hui. Miséricorde, enfant ! nous sommes perdus, petit Will.

Le soulagement que m'avait fait éprouver la supposition que le capitaine avait menti n'existait plus; l'anxiété me revenait plus vive et plus poignante. Ce baril dérobé au roi Dingo était certainement à bord, et le voleur échappait à la catastrophe dont nous allions être victimes : c'était nous qui allions expier son vol !

Ben restait immobile, paraissait écouter si la détonation ne se faisait pas entendre; néanmoins, il recouvra bientôt sa présence d'esprit, et, me faisant signe de le suivre, il courut à l'avant du navire.

Tout le monde était alors occupé à lancer le grand mât à la mer, et aucun matelot ne vit de quel côté nous allions. Ben s'avança jusqu'à la proue; s'engagea entre le boutelof et les haubans du mât de beaupré, m'appella du geste et, m'ayant recommandé de ne pas dire un mot de la poudre qui était à bord : « Laissons-les continuer le radeau, poursuivit-il, peut-être auront-ils le temps de le finir : il est possible que le bon Dieu nous le permette, car nous ne faisons pas de mal en essayant de nous sauver. La poudre est certainement dans le voisinage de la cabine, et il est toujours moins dangereux d'être ici qu'à l'arrière; mais nous devons tout de même essayer d'en partir : alerte, enfant ! Ces deux planches nous en donneront le moyen; coupe-moi des cordes; vite, vite ! »

En disant ces paroles, Ben Brace, qui avait apporté sa hache, entama les deux grandes planches qui s'étendaient de chaque côté du plat-bord jusqu'à l'endroit où le nom du navire était peint en grosses lettres; un instant lui suffit pour les détacher complètement et pour les descendre à la mer au moyen des cordes que je venais de lui apporter. Il grimpa sur le beaupré, abattit le levier de la baderne, tailla des espars tandis que je lui procurais des étais et des cordages, et tout cela fut descendu, on pourrait dire déposé, à la surface immobile de l'Océan.

Lorsque Ben pensa qu'il avait assez de bois pour la construction du radeau, il jeta sa hache, se laissa glisser, au moyen d'une corde, sur les planches qu'il avait lancées à la mer, et m'appela pour que j'allasse le rejoindre. C'est alors que les cris des hommes de l'équipage nous apprirent qu'ils avaient terminé leur besogne. Effectivement, je les vis descendre à la hâte sur le radeau qu'ils venaient de finir; une minute de plus, et je resterais le dernier sur la coque brûlante de « la Pandore ».

Le dernier, vous disais-je ! et les cinq cents créatures humaines que renfermaient toujours les flancs du négrier ? N'étaient-ce pas des hommes que ces noirs, et leur vie n'était-elle pas aussi précieuse que la nôtre ?

Souvenir effroyable, qui glace mon sang dans mes veines toutes les fois qu'il me revient à la mémoire, et dont je ne puis parler sans qu'un frisson douloureux s'empare de tout mon être !

CHAPITRE LIV

Qu'étaient devenus les nègres depuis le moment où l'incendie avait éclaté sur « la Pandore » ? Où étaient ces malheureux, que faisaient-ils, et quelle mesure prenait-on pour les sauver ?

Personne, depuis l'instant où le cri d'alarme avait empêché qu'ils ne fussent jetés à la mer, personne, excepté moi, ne s'était inquiété d'eux; ils étaient toujours dans l'entre-pont, où leurs voix déchirantes continuaient de retentir; mais ils criaient ainsi depuis longtemps, et les matelots n'y faisaient plus attention. Chaque fois que, dans leurs allées et venues, les hommes de l'équipage s'approchaient de l'endroit où ces malheureux se livraient au désespoir, les menaces, les imprécations, les cris insensés redoublaient de force, les prières de ferveur; mais les matelots passaient rapidement et ne s'apercevaient pas des paroles délirantes qui leur étaient adressées.

Il est probable que, jusqu'au moment où le radeau fut terminé, la soif était la seule cause des souffrances qui exaspéraient les nègres; c'était de l'eau qu'ils demandaient toujours, ainsi que la permission de venir prendre l'air : car ils n'étaient pas sortis depuis la veille, et, littéralement, ils suffoquaient; mais je ne crois pas qu'ils eussent le moindre soupçon du nouveau péril dont ils étaient menacés. La fumée s'élevait perpendiculairement à l'arrière du navire, elle n'arrivait pas jusqu'à eux, et les lueurs que répandait la flamme n'étaient pas suffisantes pour qu'ils pussent en être frappés; il était donc à peu près certain qu'ils ignoraient l'incendie qui avait éclaté dans la cambuse. Ils pouvaient soupçonner quelque chose d'anormal; les allures inaccoutumées de l'équipage, le bruit qu'on faisait sur le pont, les regards inquiets des matelots, qu'il était impossible de ne pas remarquer, devaient les avoir avertis qu'il se passait à bord quelque événement fâcheux; les coups de hache dont on sapait le grand mât, le choc produit par cette énorme pièce de bois lorsqu'elle s'était abattue sur le bastingage, avaient pu leur faire penser qu'ils avaient à craindre autre chose que la soif : mais comme ils ignoraient complètement la manière de diriger un vaisseau, ils ne pouvaient pas se figurer la nature des manœuvres dont ils étaient surpris. Ce n'était point un naufrage, puisque le navire était immobile; et, si la physionomie des matelots avait éveillé leur inquiétude, ils n'en étaient pas encore à s'alarmer outre mesure du fait qui les préoccupait : mais cette ignorance devait bientôt cesser. Au moment où j'allais quitter « la Pandore », un jet de flammes se dégagea de la colonne de fumée qui s'échappait de la cabine; il fut suivi d'un autre, plus rouge et plus fort, puis d'un troisième, et successivement, jusqu'à ce que la nappe lumineuse s'élevât d'une manière continue. La lune pâlit devant cette clarté fulgurante qui enveloppa le navire d'un reflet d'or, comme si les rayons du soleil avaient reparu tout à coup.

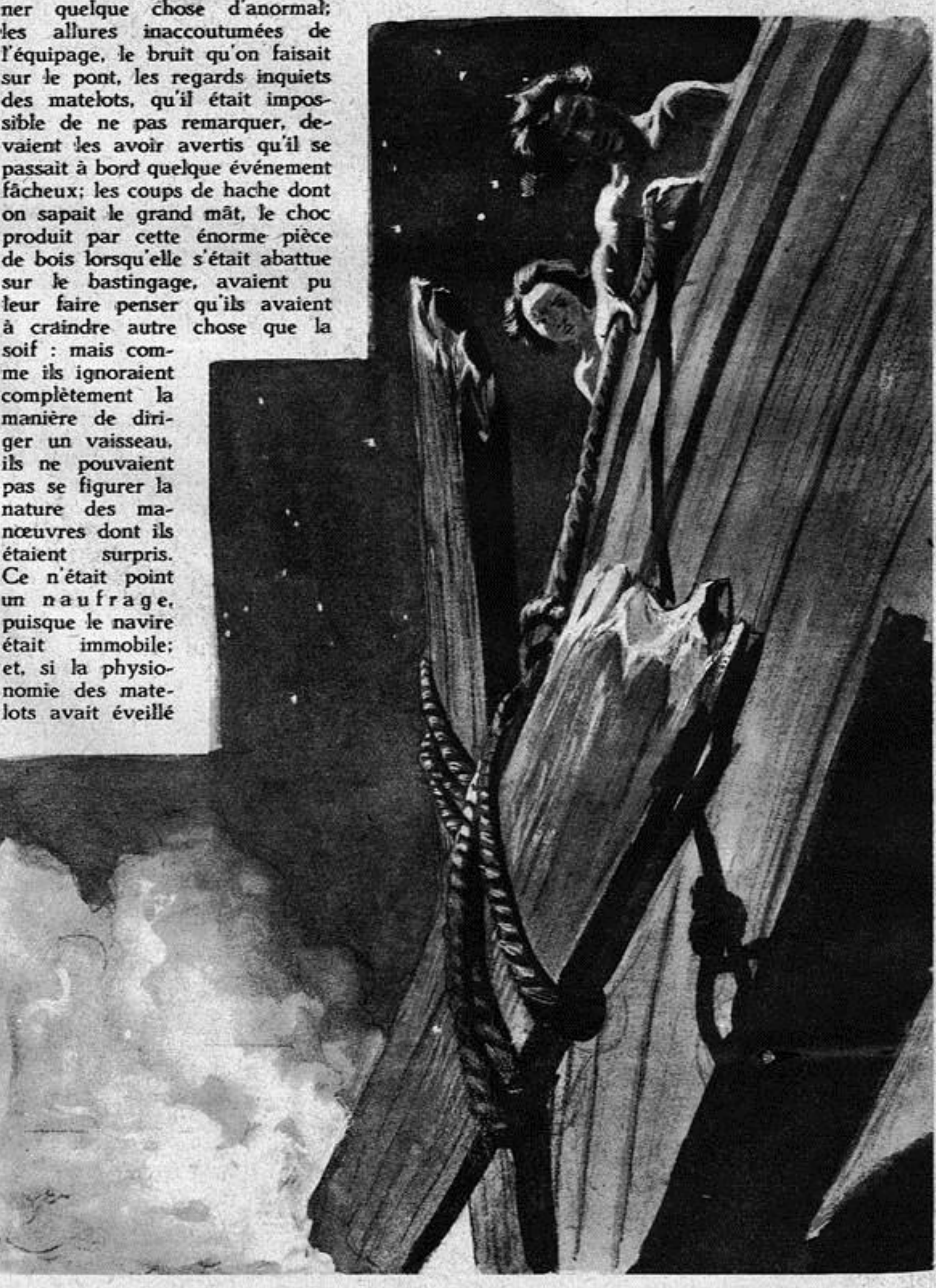
Non seulement la flamme pouvait s'apercevoir à travers les barreaux qui retenaient les captifs, mais elle pétillait de manière à ne plus laisser aucun doute sur l'origne de cette lueur éblouissante.

Un cri de désespoir s'échappa des entrailles du navire embrasé, cri d'angoisse qui pendant un instant couvrit les éclats sinistres du bois qui craquait sous la morsure des flammes, et dont je me souviendrai jusqu'à ma dernière heure.

(A suivre.)

Illustrations de P. Cuvelier.

Traduction d'Henriette Loreau.



Un instant lui suffit pour détacher les planches et pour les descendre à la mer au moyen des cordes que je venais de lui apporter.

LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU

LE TEMPLE DU SOLEIL

TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ

























(A suivre.)

QUI ETAIENT les INCAS?

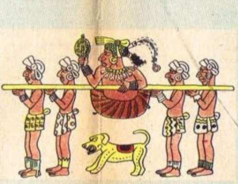
POUR vous donner une idée claire de la toute-puissance de l'Inca, voici encore quelques détails, qui montrent bien que toute cette curieuse civilisation péruvienne était basée sur la croyance à la nature divine du souverain.

Celui-ci était l'objet d'un respect si grand, que même ses proches ne paraissaient devant lui que les pieds nus et portant un léger fardeau. Lorsqu'il s'avançait, porté sur sa litière d'or massif par vingt-cinq athlètes musculeux, des coureurs le précédaient pour enlever de la route les pierres ou tout autre objet abandonné. De quinze en quinze kilomètres, on rencontrait une hôtellerie royale.

La robe de l'Inca, couverte de gemmes, n'était portée qu'une seule fois. Ensuite elle était offerte aux nobles. Les moindres ustensiles de son palais étaient d'argent et d'or. A sa mort, rien de ce qui lui avait servi ne pouvait passer à son successeur.

En de certaines occasions, il prenait part à des cérémonies solennelles et magnifiques. Représentez-vous, par exemple, l'Inca dansant hiératiquement sur la place de Cuzco. Dans sa main, il tient une immense chaine d'or que sa famille, qui l'assiste dans ce rite, soutient d'un bout à l'autre. Quelle vision!

La noblesse péruvienne se divisait en trois classes.



La première était composée par la très nombreuse famille de l'Inca. La seconde comprenait les étrangers qui, s'étant distingués par quelque action éclatante, avaient été annoblis par le souverain. La troisième était constituée par les chefs des nations conquises ou assimilées qui, après être venus à Cuzco pour apprendre le quichua, retournaient chez eux, où ils continuaient d'exercer le pouvoir sous contrôle.

Chacune de ces classes possédait des privilèges distincts.

A la tête du clergé se trouvait le Grand Prêtre, choisi par l'Inca parmi ses frères. Il était assisté par d'autres prêtres, par des religieuses et par des serviteurs.

Quant au peuple, bien que soumis à des lois fort strictes, il était traité avec beaucoup de douceur et de bienveillance. Le travail était la loi, l'entr'aide obligatoire, et le vagabondage était puni de mort.

L'Etat percevait des taxes modérées — ce n'est pas comme chez nous! — Le code de justice était sévère, et le juge coupable d'un délit était plus rudement puni que quiconque.

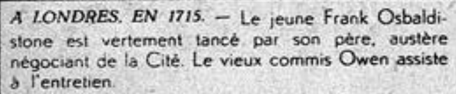
Toute contrée encore dénuée de ressources, était tenue de fournir, pour habituer les habitants au travail, une certaine quantité de... limaces!



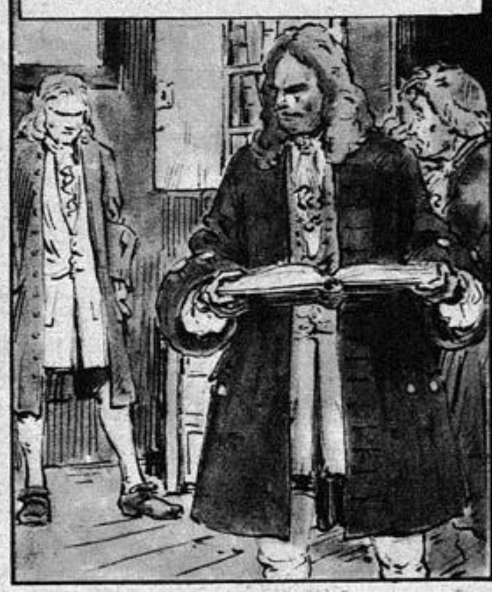
TINTIN.

(A suivre.)

ROB ROY MAC GREGOR















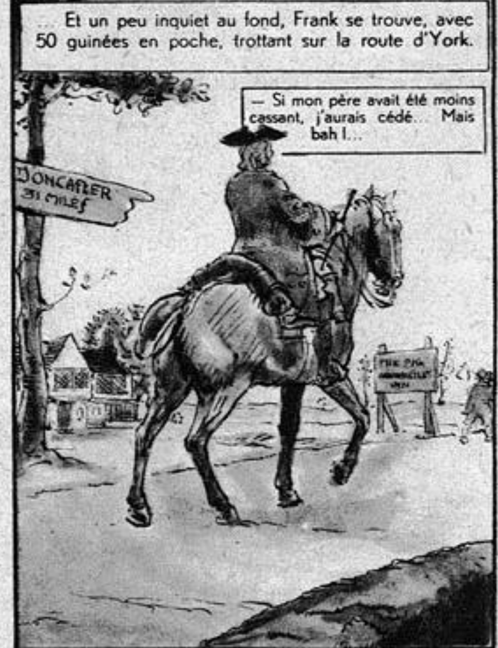












(A suivre.)



VOICI venir l'hiver, mes amis, et beaucoup d'entre vous me font savoir qu'ils aimeraient occuper leurs congés pluvieux à construire des maquettes de bateaux. Excellente idée, que je ne puis qu'encourager. Mais je me vois obligé de commencer par un petit cours de construction.

— Tout d'abord, me dit Michel Dupont, j'ai vu des modèles, tous plus beaux les uns que les autres, mais de dimensions très diverses. A quelle taille me conseillez-vous de construire ?

Voilà une question délicate, qui va demander un développement assez long.

Quand on parle des dimensions d'un modèle, il faut envisager son «échelle», c'est-à-dire les proportions dans lesquelles on réduit l'original en longueur, largeur et hauteur.

Par exemple, vous voulez réaliser le modèle d'un bateau de pêche de Nieuport, un « crevettier », dont la coque mesure 11 mètres de long. Si vous faites votre coque longue de onze centimètres, vous travaillez au 1/100 (au centième); 22 centimètres, au 1/50 (au cinquantième); quarante-quatre centimètres, au 1/25 (au vingt-cinquième), puisque votre modèle sera cent fois, cinquante fois, 25 fois plus petit que l'original.

Je vous ferai remarquer en passant que, si vous voulez connaître l'échelle de réduction de la surface de voilure, ou du volume de coque, il faut tenir compte des règles d'arithmétique d'après lesquelles on calcule les surfaces et les volumes. Ainsi la voilure de votre modèle au 1/10 sera 1/100, en surface, de la voilure originale; et le volume de la coque, le 1/1000 de celui du vrai bateau.

De même, si vous voulez travailler d'après un plan que vous jugez trop petit et dont vous désirez doubler toutes les dimensions, les surfaces à peindre seront 4 fois plus importantes, et le bloc de bois à tailler aura 8 fois le volume de celui de votre petit plan. Je vous précise bien celà pour vous éviter des surprises dans l'achat de vos matériaux et le calcul approximatif du prix de revient de vos modèles.

Vous vous rappelez certainement que nous avons déjà parlé de ces règles élémentaires mais très importantes, à propos des modèles navigants.

Pour en revenir à l'échelle de nos modèles, je vous dirai que toutes les échelles sont bonnes... — Alors ? — Alors, votre choix dépendra de la destination du modèle.

Votre bateau sera-t-il exposé SEUL, ou bien fera-t-il partie d'une collection ? Quelle place lui sera réservée par vous ou par la personne à qui vous le destinez ?

S'il doit figurer SEUL, informez-vous de la longueur et de la hauteur qu'on lui réserve dans l'ameublement. Un architecte m'a demandé, un jour, un modèle destiné à garnir un panneau de quatre mètres dans un vieux château... Un autre en désirait un pour le poser sur une pendule... Dans de semblables cas, vous ne tiendrez donc compte que des dimensions du travail terminé, et, suivant que le bateau original à reproduire sera une petite barque ou un important navire de guerre, l'échelle à suivre variera dans des proportions considérables, et pourra être représentée par des chiffres bizarres : 1/32 ou 1/161, que sais-je... Si vous n'avez pas sous la main de plan à grandeur d'exécution, je vous plains : vous aurez presque autant de travail pour les calculs que pour la construction.

En général, un amateur qui commence à s'intéresser aux modèles de marine n'a pas l'intention d'acheter ou de construire une nombreuse collection. Pourtant, l'expérience m'a démontré que, presque toujours, la possession d'un premier modèle provoque un très vif désir d'en acquérir ou d'en fabriquer un deuxième, puis un troisième et d'autres encore. Et il est décevant pour le nouveau collectionneur d'avoir constamment devant les yeux des bateaux à des échelles différentes: par exemple, une barque de pêche aussi grosse qu'un vaisseau de 60 canons, alors que les originaux mesuraient respectivement 15 et 50 mètres de long.

MOZART

EN feuilletant le livre de mon père, je suis tombé en arrêt devant le portrait de Mozart. Comme je contemplais son visage expressif, il se passa une chose étrange. Les yeux du jeune Mozart se tournèrent vers moi, ses lèvres tressaillirent et je l'entendis qui me disait doucement :

« Connais-tu les belles Alpes de l'Autriche ? C'est là, dans la ville de Salzbourg, que je naquis, voici près de deux cents ans. Mon père, Léopold Mozart, aimait beaucoup la musique et jouait à merveille du violon. Il nous apprit son art à ma sœur Marie-Anne et à moi-même. A six ans, nous jouions si bien du clavecin qu'il ne put résister au désir de montrer les merveilles qu'il possédait. Il nous conduisit devant les cours princières de Munich et de Vienne. Tout le monde criait au miracle. A Paris, à Londres, à La Haye, à Bruxelles, j'ai connu l'adulation des enfants prodiges. Pourtant j'étais plus souvent triste que gai, parmi ces grands hommes raides et poudrés, parmi ces dames maniérées... j'aurais préféré mes petits camarades. Et puis ces voyages étaient très fatigants, Nous n'avions pas, comme vous autres, des trains et des automobiles. Nous devions nous déplacer en diligence... Je vois à tes yeux que tu aurais bien voulu être à ma place pour faire ces beaux voyages. Mais, je te l'assure, lorsqu'on erre tout le temps, on soupire souvent après son pays et sa maison.

De Bruxelles, nous sommes rentrés, mon père, ma sœur et moi, à Salzbourg. J'avais alors dix ans. Je me mis à écrire de la musique; j'approfondis mes études. Puis, un beau jour, je fus nommé maître de chapelle de l'Archevêque de Salzbourg. C'est alors que ma vie d'artiste commença. Elle se termina bien vite. En 1790, je me suis rendu en Italie, où j'ai travaillé avec enthousiasme. Mais trop travailler épuise... Revenu à Salzbourg, ma ville natale, j'ai senti le spectre de la mort s'approcher doucement de moi. J'ai composé ma propre messe de requiem. Oh, avec quelle intensité j'ai senti les sons et les accords que j'ai donnés à cette messe!... Ce fut ma dernière œuvre.

Toute ma vie, j'ai travaillé, je n'ai vécu que pour la musique et la beauté. Je ne le regrette pas. C'est si bon de savoir pourquoi l'on vit !

Il faut chercher, mon petit ami, et travailler beaucoup... »

La voix douce se tut. Je suis resté silencieux devant le portrait du grand maître qui avait une âme si belle et si simple. Je me sentais petit, tout petit, en face de lui, et pourtant la confiance qu'il m'avait donnée m'allait droit au cœur.

J'ai senti que dorénavant, grâce à lui, j'allais mieux aimer la musique.

A.C.



LES dernières étoiles pâlissaient. Aussitôt que, de l'horizon, jaillirent les premiers rayons du soleil, le coq se mit à chanter très fort.

Pierre se leva, s'habilla en silence afin de n'éveiller personne, puis poussa la porte et se dirigea vers la source qui coulait dans le petit jardin derrière la maison. L'eau fraîche qu'il recueillit au creux de ses mains et qu'il se laissa couler sur le visage le ragaillardit sans lui rendre sa gaieté. C'est que Pierre avait bien des soucis ! Depuis longtemps, déjà, son père était malade, et toutes les charges du ménage reposaient sur ses chétives épaules. Chaque jour, il partait travailler dans la forêt comme bûcheron et lorsqu'il revenait le soir, il trouvait sa mère un peu plus triste et son père un peu plus mal. De toute évidence, son modeste salaire ne suffisait pas à nourrir trois personnes. Mais que faire?...

Pierre soupira, empoigna le sac que sa mère lui avait préparé la veille au soir, et se mit en route. Son sac était bien léger. Il n'y avait pas beaucoup de pain dedans et pourtant, Pierre ne l'ignorait pas, sa part dépassait de loin celle des autres.

— Peut-être se dit-il, trouverai-je des fraises en route pour agrémenter mon déjeuner !

Tout à coup, comme il gravissait un sentier sablonneux à flanc de colline, il tomba en arrêt devant un framboisier qui portait de beaux fruits vermeils. Au moment où il tendait la main pour en cueillir quelques-uns, il aperçut un être minuscule qui se débattait désespérément pour se libérer des épines dans lesquelles il était embarrassé. C'était un lutin. Pierre l'aida de son mieux à sortir de ce mauvais pas. L'instant d'après, le lutin frottait ses vêtements et rajustait son bonnet... Pierre le contempla, émerveillé de le voir si petit, si étrange avec sa grosse tête et sa barbe blanche.

— Grand merci, Pierre, dit le gnome, je sais que tu es un brave garçon et que tes parents ne sont pas riches. J'ai dessein de t'aider mais prends garde, il te faudra surmonter beaucoup de difficultés !

— Que veux-tu dire, demanda Pierre.

— Accompagne-moi, répondit le lutin. Suis-moi partout où j'irai. Je vais te conduire à la montagne magique où il te sera possible de ramasser autant d'or que tes poches pourront en porter.

— Et quelles sont les difficultés que j'aurai à surmonter, demanda Pierre en riant.

— Le chemin que nous allons parcourir est fort long. Pourtant, pas un seul instant, tu ne pourras cesser de me regarder. Même si je te demande de détourner les yeux, même si je t'en supplie! Durant tout le parcours, beaucoup de tentations t'assailleront auxquelles tu devras résister car si tu me perds de vue, une fraction de seconde seulement, je disparaîtrai et tu ne retrouveras plus jamais ton chemin. Tu seras condamné à errer dans la forêt comme une âme en peine durant de longues années. En revanche, si tu observes toutes mes recommandations jusqu'au moment où je te dirai : « Pierre, nous sommes arrivés », tu seras magnifiquement récompensé.

— C'est entendu, répondit Pierre, je te suis.

Sur ces mots, le lutin se mit en route, entraînant Pierre à sa suite. Au fur et à mesure que le jeune garçon et son compagnon avançaient, la forêt s'épaississait et s'obscurcissait. Mais bien qu'il ne connût pas le chemin et qu'il fût tenté de regarder à droite et à gauche, Pierre continua obstinément de fixer les yeux sur le gnome. Parfois celui-ci disait en riant et en montrant quelque chose du doigt :

— Regarde donc, Pierre, cette fleur étrange... et là, ce beau papillon !... Oh, Pierre, prends garde, il y a un serpent derrière toi!

Mais Pierre n'écoutait rien. Son unique souci était de ne pas perdre de vue le bonnet du gnome qui marchait à quelques pas devant lui. Sans cesse, il se répétait :

— Tiens bon, tiens bon !... Songe à tes parents et à tout l'or qui t'attend.

Soudain, une délicieuse odeur de pâtisserie vient lui chatouiller les narines. L'eau lui en monta à la bouche; mais il serra les dents et s'efforça à ne pas détourner les yeux.

Un peu plus tard, le chemin se mit à scintiller comme de l'or et mille pierres précieuses étincelèrent dans le fourré.

— Si tu le veux, Pierre, baisse-toi et remplis tes poches; toutes ces richesses sont à toi! dit le gnome. Mais Pierre n'écouta point l'insidieuse invitation et poursuivit son chemin.

Alors, l'étrange petit homme se mit à gémir et à supplier :

— Oh Pierre, ne me regarde pas ainsi, ton regard me brûle comme du feu, tu me fais atrocement mal !

Pierre dut faire un violent effort pour ne pas céder à cette plainte pitoyable.

— Non, non, dit-il, je ne t'écouterai pas. Continue à marcher et montre-moi le trésor.

Le lutin se mit alors à courir très vite, très vite, si vite que Pierre ne le suivait qu'avec peine. Le pauvre garçon se sentait épuisé par le long trajet qu'il venait de parcourir; il souhaitait ardemment que ses tourments prissent fin. A présent, chaque pas, lui arrachait un cri de douleur. Ses yeux s'étaient remplis de larmes. Pourtant, il s'obstinait à ne pas quitter du regard le bonnet rouge du lutin qui se balançait devant lui. Un peu plus loin, un concert de cris et de hurlements assourdissants lui frappa brusquement les oreilles. Pierre sentit un frisson de peur lui parcourir le dos. Il se boucha les oreilles, pria Dieu de l'aider, et continua sa route.

A la fin, le gnome se retourna vers lui et lui déclara en souriant :

— Nous sommes arrivés.

Pierre, épuisé, ne put que sourire mais, quand il vit l'immense masse d'or qui s'étendait à ses pieds, un sanglot le prit.

— A présent, se dit-il, tous nos soucis appartiennent au passé; à présent maman n'aura plus faim et papa pourra faire appel à un médecin qui le guérira. Nous allons être merveilleusement heureux tous les trois.

Le gnome l'aida à remplir ses poches.

— Maintenant que te voilà riche, dit l'étrange petit homme, retourne bien vite chez toi, mon garçon, il se fait tard !

— Mais comment vais-je pouvoir retrouver mon chemin? demanda Pierre.

Alors le gnome exécuta plusieurs gestes cabalistiques. Et, brusquement, le ciel s'enténébra; tout devint noir...

★

Quand Pierre s'éveilla, il se trouva couché au pied du framboisier où le lutin lui était apparu. Pendant un instant, il crut qu'il avait rêvé mais la lourdeur de ses poches et de son sac lui firent comprendre qu'il n'en était rien. La vue de tout l'or qu'il transportait l'emplit de joie. Il se releva vivement, cria très fort :

— Au revoir, petit lutin, merci !, puis dégringola la colline en courant, afin de porter la bonne nouvelle à ses parents.

le coin des timbrés

A TRAVERS L'HISTOIRE
LES ETATS-UNIS D'AMERIQUE

L'HISTOIRE des Etats-Unis, bien que se réduisant à quelques siècles, n'en est pas moins des plus intéressantes. Nous allons la passer en revue tout en suivant, dans la mesure du possible, l'ordre adopté pour la collection des timbres émis non seulement par les Etats-Unis mais aussi par les Etats du Nord qui, vainqueurs des armées sudistes, réalisèrent définitivement l'union américaine dont George Washington avait été le premier président.

En 1497, cinq ans après la découverte du continent américain par Christophe Colomb, le capitaine Jean Cabot, parti de Bristol, découvrit le Labrador et explora plusieurs centaines de kilomètres de côtes. L'année suivante, son fils Sébastien, parti également de Bristol, essaya de trouver un passage pour la Chine et s'aventura dans la baie de Chesepeake. En 1513, l'Espagnol Ponce de Léon découvrit la côte Est de la Floride qui fut ainsi acquise à la couronne d'Espagne.

Puis, un quart de siècle s'écoula sans qu'aucune autre grande découvînt augmenter la somme des connaissances déjà réalisées. Seul, le Français Verrazano achèvera l'exploration des côtes de Terre-Neuve commencée par Cabot; Jacques Cartier, le célèbre navigateur français, né à Saint-Malo, s'engagera dans le fleuve Saint-Laurent et visitera les côtes du continent, entre Terre-Neuve et le sud du Labrador, qui prendront le nom de Nouvelle-France avant de devenir parties du Canada et du Nouveau-Brunswick. *(A suivre.)*

Fr. DEPIENNE.





LE SAVIEZ-VOUS ?

NIDS D'HIRONDELLES

LES nids d'hirondelles qui constituent un plat très estimé en Chine, sont recueillis au bord de la mer, dans les excavations des rochers, où on les trouve solidement fixés à la pierre. Ils sont produits, le plus fréquemment, par deux espèces d'hirondelles auxquelles on donne les noms savants de « exulenta » et « nidifia ». On a longtemps cru que ces oiseaux fabriquaient leurs nids avec des algues marines. Mais il n'existe plus aucun doute aujourd'hui sur l'origine des matières glutineuses dont ces frêles abris sont constitués.

On a trouvé, en les analysant, 90 % de matière animale produite par les glandes salivaires des hirondelles. Cette matière ressemble à la colle de poisson, et les hirondelles la secrètent abondamment lorsqu'elles font leurs nids. C'est de cela que se régalent les gourmets chinois !...



EN BREF...

— La moyenne de la vie humaine est passée de 38 ans (1830) à 52 ans (1940).

— Le squelette humain comprend... 208 pièces osseuses.

— L'os de la cuisse, appelé fémur, peut supporter un poids de 1.000 Kgs. avant de se rompre !

— Un couple de moineaux porte à ses petits 4.000 à 5.000 larves de mouches... par semaine.

Nos Petits Problèmes !

IMBROGLIOS DE FAMILLE

QUELS sont les liens de parenté qui vous lient à :

La fille de la mère de votre père ?
L'oncle du fils de votre mère ?
Le fils de l'autre fils de la mère de votre mère ?
Le mari de la sœur de votre frère ?
Le mari de la mère de la femme de votre grand'père ?

★

LA SALLE DE REUNIONS

ON veut édifier une salle de réunions dont la largeur égale la longueur ainsi que la hauteur. Le volume d'air inclus est exprimé par un nombre de trois chiffres dont la somme exprime aussi la longueur de la salle. Quelles sont les dimensions de cette salle ?

PROBLEMES DU N° 42 (solutions)

LEURS PRENOMS

Christophe Gluck, Georges-Fréderic Haendel, Wolfgang-Amédée Mozart, Giacchino Rossini, Karl-Maria von Weber, Robert Schumann, Charles Gounod, Jules Massenet.

LE SEAU DE LAIT.

Pierrette remplit la mesure de 5 litres et avec cette mesure verse 3 litres dans le pot; elle verse dans le seau les 2 litres qui restent dans la mesure. Elle n'a plus qu'à remplir de nouveau la mesure de 5 litres et à verser le contenu dans le seau.

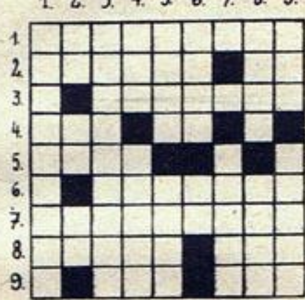
★

Le reconnaissez-vous?



Mais oui, bien sûr ! Vous l'avez tous reconnu du premier coup d'œil. Ce magnifique joueur de cornemuse n'est autre que notre excellent ami Jacques Laudy. Le père des « Quatre fils Aymon » et de « Rob Roy Mac Grégor » est tout spécialement revenu d'Ecosse où il passait ses vacances pour assister à la petite fête anniversaire de « Tintin ». Est-il besoin de décrire l'étonnant succès que lui valut cette tenue aussi martiale que pittoresque ?

MOTS CROISES



HORIZ. : 1. Support d'une statue. — 2. Tablier de cuir. - Sans habit. — 3. Maladie de la vigne. — 4. Pierre dure. - En les. — 5. Outil. — 6. Oublier. — 7. Mettras en colère. — 8. Royale. - Epoque. — 9. Règles. - Adjectif.

VERTIC. : 1. Gratification. — 2. Pronom. - Conjonction. - Note. — 3. Droit d'électeur. — 4. Solide. - Prénom. — 5. Lac. - Saisons. — 6. Jugement. - Pronom. — 7. Foyers. — 8. Petit golfe. - Peu commun. — 9. Parcourue des yeux. - Blessés.



TEDDY BILL

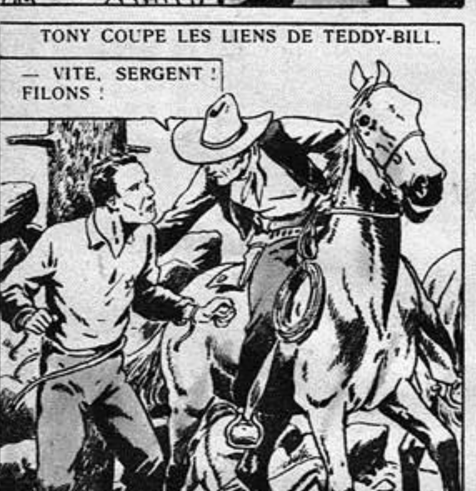
DEFENSEUR DES FRONTIÈRES

PAR LE RALLIC

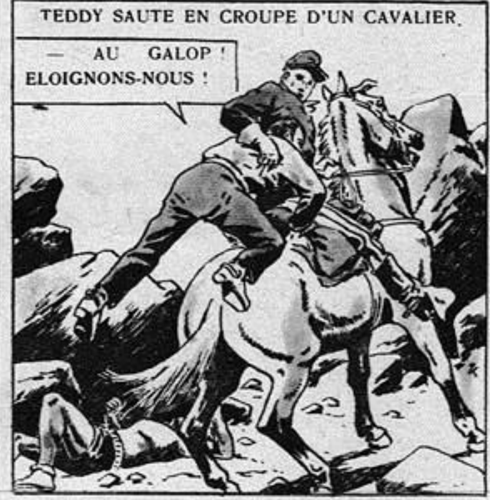


























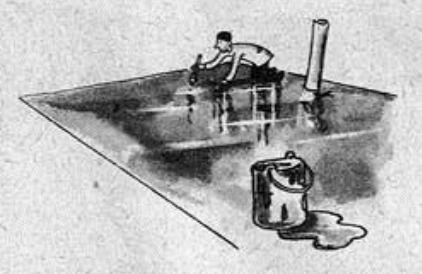


Ce royaume féerique, cet empire de la lumière et de l'illusion, cette mystérieuse usine d'images qu'est un studio de cinéma, combien d'entre vous, les amis, n'ont-ils pas rêvé d'y pénétrer un jour, afin d'en percer les secrets? C'est ce que nous allons faire ensemble aujourd'hui, si vous le voulez-bien.

Au premier abord, vous serez déçus. Rien n'est plus laid, vu de l'extérieur, que cet ensemble de blocs de béton sans fenêtres, agglutinés les uns aux autres sur un quelconque terrain vague. Mais dès que l'on entre dans l'un de ces bâtiments, la magie commence. Vous vous trouvez dans un hall immense, qu'on appelle « plateau » et qui présente l'aspect d'un chantier de construction, ou si vous préférez, de démolition. Au-dessus de votre tête, le plafond très haut, s'arrondit en voûte. La peur de provoquer un écho assourdissant vous fait parler bas. Mais, à votre grande surprise, vous constatez que le son de votre voix est sourd, ouaté... C'est que l'aménagement du plateau a été conçu de manière à supprimer toute résonance. Les bruits s'y amortissent miraculeusement contre les épaisses parois matelassées de liège et retombent sur le sol sans rebondir.

Le cœur du plateau, c'est le « set », mot anglais qui désigne l'espace extensible à volonté dans lequel, tout à l'heure, les acteurs évolueront au milieu des décors.

Comme vous avez déjà pu le remarquer, un décor de cinéma ne comporte pas de plafond. Ce sont des passerelles volantes qui supportent, au-dessus de la tête des



artistes, des cordons de projecteurs, dont les torrents de lumière donnent l'impression du jour ensoleillé ou du clair de lune.

Quant au décor, il est constitué d'un invraisemblable, mais très habile, mélange de vrai et de faux. La plupart des meubles et des bibelots, par exemple, viennent en droite ligne du magasin ou de l'antiquaire. En revanche, les fameux paysages que l'on contemple d'une fenêtre ou d'un balcon ne sont qu'une suite d'agrandissements photographiques méticuleusement assemblés et qui atteignent parfois des dimensions considérables pouvant aller jusqu'à 10 mètres de long sur 4 mètres de haut. De même, les arbres des décors sont obtenus par un procédé de trompe-l'œil qu'on appelle le « staff » : un composé de filasse, de chanvre, de graisse et de plâtre. Quant aux parquets aux mille reflets, ils sont tout simplement du papier « gris » collé sur le plancher et enduit d'une préparation de silicate qui lui donne l'aspect du vernis...

Chaque plateau abrite un personnel nombreux, aussi bien technique qu'artistique.

Parmi le personnel technique, citons : les ingénieurs du son, les électriciens, les machinistes, les menuisiers, le « staffeur », les peintres. De tout cet ensemble se détache la figure importante du metteur en scène, ou réalisateur, maître après Dieu sur le plateau; de lui dépend la réussite ou l'échec du film. Il est aidé dans sa tâche par un ou plusieurs assistants. Viennent ensuite le chef-opérateur et le cameraman. Ces deux hommes ont pour mission d'enregistrer, à l'aide de l'appareil de prise de vue, les scènes telles qu'elles ont été conçues et combinées par le metteur



en scène, et suivant l'angle, le mouvement, l'éclairage exigés par ce dernier.

Du décorateur et du régisseur, il n'y a pas grand chose à dire, sinon que celui-ci est considéré, dans la plupart des studios, comme un véritable faiseur de miracles. Son métier l'expose à devoir « fournir » sur-le-champ les objets ou les animaux les plus inattendus, que ce soit un petit canon anti-char du dernier modèle ou un ouistiti de la forêt vierge. Le plus drôle c'est que le régisseur parvient toujours à satisfaire, en temps voulu, les demandes du réalisateur, quelqu'extraordinaires qu'elles soient.

A la script-girl incombe le soin de tenir une sorte de journal de bord du film, où sont soigneusement consignés les moindres détails, jusqu'à la longueur de tel mégot, négligemment jeté par la vedette dans telle scène des « Mystères de l'Arizona », par exemple. Ajoutons, d'ailleurs, que son rôle est des plus importants.

Imagine-t-on l'éclat de rire qui secouerait le public si un monsieur important, portant un chapeau mou et un monocle, changeait brusquement d'accoutrement et reparaissait



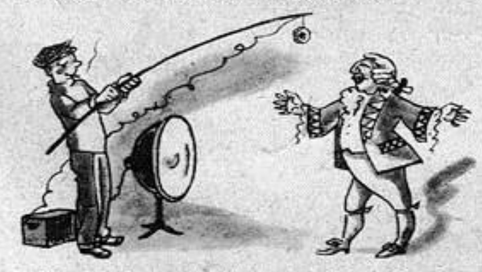
sur l'écran, sans même avoir quitté la scène, accoutré d'un chapeau boule tout neuf et d'un pince-nez?...

A ce personnel technique, viennent s'ajouter le maquilleur, les habilleuses, les costumiers, et... les artistes (figurants, acteurs de composition et vedettes).

★

Mais voici que le plateau que nous avons trouvé désert, tout à l'heure, se peuple subitement d'une foule hétéroclite. Devant le set, en-dessous des plus gros projecteurs et à côté de la camera, un gros monsieur important, assis dans un fauteuil pliant qui porte son nom, discute avec l'opérateur et lui explique ce qu'il attend de lui. Lorsque les deux hommes se sont mis d'accord, l'opérateur lance des ordres aux machinistes. On place hâtivement les décors. L'un après l'autre, les projecteurs s'allument donnant au set sa vie brillante et éphémère, accusant les reliefs, décollant les meubles et les personnages du mur dans lequel ils eussent paru s'incorporer sans l'effet d'un éclairage uniforme et plat.

Tandis que la caméra repère son angle de champ, c'est-à-dire l'espace bien délimité que découvrira l'objectif, les figurants s'avancent et se mettent docilement en place. Un assistant indique rapidement un jeu de scène à l'une ou l'autre vedette. Le régisseur s'impatiente et bougonne...



Bientôt le mot fatal retentit : « En place pour la répétition ! ». Le « percheman » s'avance, portant à bout de bras une longue perche en duralumin auquel le jargon cinématographique a donné le nom de « girafe », et d'où pend un petit m[illegible]ne. Il maintiendra sa « girafe », sans [illegible]aillance, tout près de la tête des vedettes aussi longtemps que durera la scène, en prenant soin de ne pas la laisser tomber dans le « champ ». Derrière sa caméra, l'œil aux aguets, l'opérateur attend.

A présent, le vrai travail commence. On répète la scène un nombre suffisant de fois pour atteindre la perfection dans tous les domaines; puis un cri bref jaillit du fauteuil du réalisateur...

— En place, on tourne !

Une petite lampe rouge s'allume au-dessus de la porte qui donne accès au plateau. Tout le monde fait silence. Les nerfs sont tendus à l'extrême...

— Attention !...

Dans quelques secondes, une nouvelle scène aura vu le jour !



LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)























(A suivre.)